

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL 2

MONTRÉAL, 30 MARS 1895

No. 30

SOMMAIRE :

Le Grec, *Duroc*.— L'Instruction Commerciale, *Professeur*.— La Vraie France : Réponse à la "*Revue-Bleue*," *Jean-Baptiste*.— Une Perle, *Molière*.— Nos Bêtises : Les Escapades de la Vérité, (*à suivre*), *Eugène Nus*.— Paris et la Province : Les forces vives, *La Presse Provinciale*, *** — La Rome de Zola : Où en est l'ouvrage, Réponse anticipée. — Chronique Littéraire : Le Buste de *Mürger*, *Charles Fuster*.— La Messe de l'Abbé de Lantaigne, *Anatole France*.— FEUILLETON : LES TROIS PEINES D'UN ROSSIGNOL, (suite) *René Bazin*.

LE RÉVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL, Boîte 2184, Montréal.

PRIME A NOS ABONNES

Nous continuerons jusqu'au premier avril à donner à tous nos abonnés qui solderont intégralement le prix de l'abonnement jusqu'au premier janvier 1896, une belle prime de DIX morceaux de musique, cinq morceaux de chant et cinq morceaux de piano.

Nous adressons cette semaine des factures à tous ceux de nos abonnés dont l'abonnement est expiré le 1^{er} du présent mois.

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous faire parvenir le montant de leur abonnement au plus tôt. Nous subissons en ce moment de rudes assauts, et nous avons besoin du concours actif de tous nos amis dans la grande lutte pour l'émancipation de notre peuple.

LE GREC

" Pour l'amour du grec, permettez qu'on vous embrasse," dit, ou à peu près, ce bon Molière, dans ses *Précieuses Idicules*.

Que d'embrassades, alors, il a du y avoir au Collège de Montréal l'autre jour.

Tout le monde parlait grec du haut en bas de la maison ; on se saluait à la grecque ; *Kali mera Kyrie*, comme disait ce bon Dr Pavlidès ; les cothurnes prenaient le pas sur les souliers de bœuf et les chlamydes éclatantes laissaient loin derrière elles les noires sottises.

Pourquoi ne jouait-elle pas *Antigone* ?

C'est qu'on jouait *Antigone* en grec.

Pourquoi en grec, direz-vous ?

Parce que cela est à la mode aux États-Unis.

La raison n'est pas concluante, prétendra-t-on.

Il paraît, pourtant, qu'elle a une haute valeur au collège de Montréal, aussi nous permettra-t-on de la discuter.

Quelle peut bien être l'utilité de faire jouer *Antigone* en grec ?

Voyons un peu, qu'on le dise.

Nous ne voulons pas porter ici atteinte à l'étude du grec dans un collège classique : nous comprenons parfaitement qu'on fasse étudier Sophocle à la jeunesse, qu'on lui en fasse admirer les splendeurs.

Mais à quoi diable cela peut-il servir de leur faire apprendre par cœur le texte grec, qu'ils récitent forcément mal, dans un grec qui n'est ni le grec ancien ni le grec moderne ? C'est là un tour de force, un exercice de gymnastique qui peut émerveiller ceux qui n'y comprennent rien, mais qui me laisse absolument froid, comme toutes les fois que je vois gaspiller du temps et de l'intelligence inutilement.

Pour moi, faire apprendre à des jeunes élèves et leur faire jouer *Antigone* en grec, c'est aussi bien du temps perdu que de leur apprendre à écrire le *Pater noster* dans la circonférence d'une pièce de dix sous.

Croit-on vraiment qu'il ne vaudrait pas mieux leur apprendre à parler en français ?

Est-ce le français ou le grec qu'ils auront à parler dans la vie ?

Pense-t-on qu'il n'eût pas mieux valu mettre au concours une bonne traduction française d'*Antigone* et faire jouer par les élèves la traduction primée ?

Cela aurait été moins américain, sans doute, mais c'eût été rudement plus pratique.

Que deviennent tous ces forts en grec sortis du collège ?

Nous en avons eu un exemple.

Il y six mois, l'Opéra Français jouait la *Belle*

Hélène ; la *Minerve* avait un correcteur frais émoulu d'un collège classique ; eh bien, sur douze personnes que comportait la distribution, tous personnages de la tradition grecque, notre collégien n'avait pas trouvé moyen d'en donner deux correctement.

Voilà le résultat.

Mais, m'opposeront quelques convaincus, c'était pour parfaire leur éducation, leur donner l'idée de la scène et du théâtre grec, de la distribution et de la marche des chœurs et des acteurs.

Est-ce là une raison ? elle tombe bien à faux.

Pensez-vous que cela ne puisse pas se faire en français.

Quand Mounet-Sully va jouer dans le vieux théâtre d'Orange *Edipe-Roi* devant quinze mille spectateurs sur la vieille scène foulée par les génies des anciennes races, avec la reconstitution complète de l'ancien temps, croit-on que c'est en grec qu'il joue ?

Non, il joue en français ; et croit-on que la scène, que les sentiments, que le génie sont moins grec pour cela ?

Non, c'est l'âme de la Grèce qui plane sur toute la foule haletante suspendue aux lèvres de l'incomparable tragédien, et c'est l'âme de la Grèce qui entre dans les esprits et dans tous les cœurs.

Croit-on qu'une récitation grecque produirait le même effet ?

Non, je le répète, c'est une erreur commise peut-être avec les meilleures intentions, mais c'est une erreur.

Apprenons donc à notre jeunesse à parler français le mieux possible ; encourageons la à la déclamation, aux récitations, mais de grâce laissons de côté ces tours de force en grec.

On parle de jouer cette *Antigone* au Monument National.

Ce serait parfaitement stupide, et plus stupides encore seraient ceux qui iraient écouter cela en se disant : cela doit être bien beau, car nous n'y comprenons rien.

Un peu de bon sens, donc. La littérature française ne manque pas de chef-d'œuvres tragiques, pourquoi ne pas en mettre à l'étude et les faire jouer pour le bénéfice de tous ?

Ah, c'est que c'est bien plus difficile que de jouer et réciter du grec.

DUROC.

L'INSTRUCTION COMMERCIALE

J'ai sous les yeux le rapport présenté dernièrement à la Chambre de Commerce par M. Tancrede Bienvenu sur l'instruction commerciale.

Ce travail mérite d'être étudié sérieusement, au dou-

ble point de vue de la personnalité de son auteur et de l'importance du sujet traité.

M. Bienvenu est un des jeunes ; mais le courage chez lui n'a point attendu le nombre des années. Grâce à son amour du travail et à sa conduite exemplaire, il a fait rapidement son chemin.

Mieux que les hommes d'affaires, en général, il connaît le fort et le faible de notre système d'éducation commerciale, puisqu'il a été professeur dans un collège qui se charge spécialement de préparer les jeunes gens pour le commerce.

Dans la position délicate qu'il occupe, l'auteur a jugé prudent de faire signer son rapport par deux membres du comité spécial chargé de s'occuper de cette affaire, afin de ne pas en porter seul la responsabilité.

En lisant ce rapport avec attention, il est facile de s'apercevoir que l'auteur éprouve toute la gêne qu'un homme délicat peut ressentir quand il se voit forcé de dire des choses désagréables. Il y met toute la réserve, toute la prudence possible, Il se croit même obligé de protester de ses bonnes intentions et de repousser d'avance toutes les insinuations malveillantes qu'une crainte mal fondée pouvait faire naître sur son compte.

Tant de ménagement serait superflu s'il n'y avait pas aiguille sous roche, comme dit le proverbe.

Et, en effet, il suffit de méditer et de rapprocher les passages que nous allons reproduire pour se convaincre que l'enseignement tel qu'il est généralement donné dans les collèges commerciaux ou se disant tels, est une cruelle mystification. Cela se lit entre les lignes. Voyez plutôt :

" Depuis nombre d'années on agite la grande question de l'instruction, et cela sans résultat réellement pratique et constant, du moins en ce qui concerne l'étude du commerce !

" Ces divers mouvements opérés par la classe instruite vers le progrès sont momentanément suspendus pour des raisons qu'il ne m'appartient pas de discuter en cette circonstance."

Ce dernier passage n'intrigue joliment. Quelles sont ces raisons, et pourquoi ne peut-on pas les discuter ?

M. Bienvenu laisse entrevoir qu'il ne se fait pas illusion sur les obstacles qu'on ne manquera pas d'entasser sur la route si on veut sortir de l'ornière et de la routine. Pour dorer la pulule de son mieux il cherche à rassurer ceux dont la crainte peut faire naître des insinuations malveillantes en leur disant "qu'il s'agit plutôt de donner une impulsion nouvelle et pratique aux institutions qui se dévouent à l'enseignement du commerce, qu'il ne prétend pas s'immiscer dans la direction des écoles commerciales," A cela il ajoute "qu'il comprend le besoin d'une réforme radicale."

La vraie science commerciale en est encore à ses

premiers essais, aussi tel étudiant qui trouvera le secret (sic) d'un problème algébrique fournira une correspondance pauvre de style."

" Les connaissances littéraires dans les deux langues sont une nécessité à l'heure actuelle pour la classe commerciale. . . ."

Vous avez mille fois raison, Monsieur Bienvenu L'enseignement du français et de l'anglais est pitoyable. Pour s'en convaincre on n'a qu'à parcourir les circulaires, les prospectus et les annonces publiés par les maisons de commerce.

Pour l'amusement du lecteur, je cite ici quelques échantillons du savoir faire de ceux qui sont chargés de préparer cette littérature là. Je tiens les originaux à la disposition de ceux qui, à l'exemple de saint Thomas, ne veulent pas croire sans avoir vu.

" Les bureaux sont constamment assortis d'un grand assortiment d'articles propres aux funérailles, et ils possèdent cinq chariots. . . etc."

" L'ouvrage de pratique est fait dans les derniers goûts et de plus grande solidité à de court délai ainsi que les réparages."

" Plusieurs cultivateurs réalisent le temps dur qu'ils ont eu dans les grandes chaleurs des récoltes à tirer les bottes de la liense qui ne voulait pas décharger."

" Les quatre bras déchargent la botte avec une motion gentille et fait une séparation parfaite."

Et voilà comment ces messieurs massacrent la belle langue de nos pères à laquelle nous tenons tant.

En parlant du PROGRAMME PERRAULT, M. Bienvenu dit :

" L'exposé des questions, l'ordre des matières, dénotent de la part de son auteur une connaissance approfondie et solide des matières qui constituent l'âme d'un cours commercial,"

M. Bienvenu connaît évidemment le faible de son homme ; peut-être veut-il atténuer quelque peu l'effet de la potion amère qu'il lui sert plus loin, mais il me semble qu'il aurait pu supprimer ce coup d'encensoir.

Je suis heureux de le dire, ce passage du rapport est le seul contre lequel je crois devoir m'insérer en faux. Je ne saurais admettre qu'un homme qui n'a jamais enseigné, qui ne s'est jamais occupé de pédagogie, qui n'a aucune expérience dans l'art difficile de communiquer aux autres d'une manière raisonnée et méthodique une science quelconque, puisse ainsi de but en blanc rédiger un programme d'études irréprochable ; cela n'est pas sérieux.

D'ailleurs, M. Bienvenu prémunit délicatement la Chambre de Commerce contre le danger de trop s'aventurer sur ce terrain, et il demande de s'entendre avec le corps enseignant pour élaborer un programme complet et uniforme. Seulement, il est craintif, il appréhende des malentendus regrettables, il a peur d'indisposer ceux qui ont le premier mot à dire dans la question.

Je partage ses craintes ; je vais plus loin. Si la Chambre de Commerce persiste dans sa détermination et si elle applique l'adage : " Qui veut la fin, veut les moyens," vous verrez qu'on lui donnera du fil à retordre.

La première et la plus grande cause d'insuccès, c'est que les jeunes gens qui entrent dans les écoles spéciales pour étudier, soit le commerce, soit une autre profession, ne sont pas suffisamment préparés pour entreprendre des études d'un ordre élevé.

Dans les écoles, en général, c'est l'ornière et la routine, comme dit M. Bienvenu. Il faudrait commencer par changer de fond en comble l'enseignement élémentaire, former un personnel enseignant, lui assurer une position honorable, et s'enquérir de la capacité de tous ceux qui veulent entrer dans la carrière, et chasser rimptoyablement les intrus et les incapables.

La Chambre de Commerce demandera-t-elle cette réforme radicale ? Peut-elle, sans faillir à sa tâche, admettre l'état de choses existant, surtout la manière incroyable dont on recrute aujourd'hui le personnel enseignant ? Va-t-elle exhumer la question des brevets, qui, comme on le sait, a été honorée d'un enterrement de première classe ? Et pourtant, c'est bien par là qu'il faut commencer. Mais ce n'est pas tout.

Un programme, en soi, n'est qu'une chose secondaire, ce n'est pas le programme qui fait le maître, c'est le maître qui fait le programme.

Il arrive souvent que deux écoles avec le même cours d'études, présentent des résultats très différents, tandis que deux professeurs également capables arrivent au même but en suivant chacun le mode d'enseignement qui lui est propre, avec un programme de son choix. Il ne suffit pas de posséder une belle ferme pour avoir de bonnes récoltes, il faut une tête pour la conduire et des bras pour la cultiver.

Avec la même toile, les mêmes pinceaux et les mêmes couleurs, le peintre fait des chefs-d'œuvres et le rapin fait des croûtes.

En somme, les difficultés sont légion ; elles sont montagnes.

Espérons, avec l'auteur du rapport, que la Chambre de Commerce ne fléchira pas devant les obstacles qui se poseront devant elle ; M. Bienvenu demande une réforme radicale, je puis assurer en toute sincérité que si quelqu'un se permet des insinuations malveillantes sur son compte à cause de cela, ce ne sera pas moi.

Au contraire, je le félicite de son intéressant travail, et d'avoir eu le courage sinon de dire carrément, du moins de laisser deviner sa pensée à ceux qui veulent comprendre.

Au fond, la question du programme n'est qu'un détail de l'organisation, et M. Bienvenu l'admet lui-même impli-

citement, puisqu'il veut que chaque institution continue à conférer des diplômes comme par le passé, ce qui suppose nécessairement que chacune d'elles peut suivre le programme qu'il lui plaît.

Les éléments de succès, les voici : Des élèves bien préparés, des professeurs compétents, et le temps nécessaire pour acquérir une somme de connaissances déterminée. Sans cela le programme sera lettre morte ; avec cela vous avez tout, programme compris.

Il est assez facile de dire ce que les élèves doivent savoir à la fin de leur cours ; mais c'est une autre affaire quand il faut déterminer dans quel ordre et par quelle méthode il faut leur faire entrer cela dans la tête.

S'il suffisait, pour promouvoir l'instruction, de rédiger des programmes, cela serait, de par ma foi ! bien commode. Malheureusement, si on s'arrête là, le moyen est aussi stérile qu'il est simple.

PROFESSEUR.

LA VRAIE FRANCE

REPOSE A LA REVUE BLEUE

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que la *Revue Bleue* ?

Nous l'ignorons, également jusqu'à ces jours derniers, lorsqu'un français très excité nous apporta le dernier numéro paru — le deuxième — et nous soumit une polémique qu'il contient entre M. Marc Sauvalle, de la *Patrie*, et M. Maurice de Pradel, le rédacteur de la publication en question.

Ces deux messieurs sont français et c'est de la France qu'il s'agit naturellement. M. de Pradel s'est permis de malmenier d'une façon assez brutale la vieille mère-patrie, et dans ces conditions nous croyons que les canadiens ont bien le droit d'intervenir.

D'autant plus que M. Marc Sauvalle, dont la polémique est restée toute personnelle, s'est refusé à l'introduire dans la presse.

Il ne nous en vaudra donc pas de prendre sa place de notre mieux.

La *Revue Bleue* dont il s'agit et qui sous des allures littéraires recouvre une réclame industrielle fort bien calculée en faveur de l'Institut Keely, lançait, il y a deux mois, son premier numéro où M. Maurice de Pradel, littérateur français nouvellement arrivé au Canada, publiait comme article d'ouverture une étude sur la France.

Cette étude était conçue avec une partialité révoltante contre la France actuelle, dont l'auteur se complaisait à décrire les vices et les malheurs, avec une crudité de détails et une recherche d'horrible d'un naturalisme achevé.

Cette bordée de boue lancée sur une nation qui nous est chère, émeut à juste titre les Français d'abord, puis les Canadiens qui connaissent la France.

Persone n'ignore les tristesses des grands centres : personne ne se fait d'illusion sur l'immoralité croissante des grandes capitales. Tout le monde sait que Berlin, Paris, Londres, New-York renferment toutes, au même degré dans leur sein des germes de putréfaction sociale dont tout le monde déplore l'existence et que chacun, sauf M. de Pradel, cherche à encher ou à atténuer.

La France n'est pas pire sous ce rapport qu'aucune autre nation du monde ; l'immoralité n'y est pas plus grande aujourd'hui que sous aucun autre régime, empire ou monarchie.

Voilà ce que doit dire un homme qui tient à faire respecter sa patrie, c'est ce que nous faisons, nous Canadiens, lorsque nous parlons de la France.

Nous célébrons ses grandeurs et nous cachons ses vices.

Il en fut tout autre avec M. de Pradel qui, aussitôt débarqué parmi nous, voulut faire étalage de ses connaissances boulevardières et nous faire flairer les senteurs rances des boudoirs dont ses cheveux blancs lui interdisaient l'accès.

L'indignation provoquée par l'article en question se traduit par une note fort anodine de la *Patrie*, où l'article de la *Revue Bleue* était à juste titre qualifié de déplacé et d'anti-français.

Nous voulons ignorer l'échange de lettres entre M. de Pradel et M. Sauvalle qui, pour nous, sont des personnalités au même degré indifférentes et pour lesquelles nous n'avons aucune raison de montrer de la partialité.

Mais dans une des lettres de M. de Pradel, il y a une citation qui constitue un acte de mauvaise foi indigne et qui donne une nouvelle force à l'accusation que l'on peut porter contre lui d'être volontairement anti-français.

M. de Pradel, pour défendre son appréciation si peu flatteuse de la population parisienne, appelle à son secours M. Duruy et cite de lui un article du *Figaro* où le grand littérateur décrivait en termes juvénalesques la masse qui s'est portée à la rencontre de Rochefort retour d'exil.

Cette apostrophe sanglante à la tourbe parisienne, qui peut aussi bien s'appliquer à la tourbe londonnienne ou berlinoise, a réjoui le cœur de M. de Pradel, qui s'écrie :

« Voilà la France et c'est M. Duruy qui le dit. »

Mais, il y a un mais, M. de Pradel a tronqué l'article du *Figaro* où se trouve le passage en question ; avant la hideuse description reproduite par la *Revue*

Bleue, il y en a une autre dont les amis de la France peuvent se glorifier et qui fait corps avec la seconde, comme on le verra ensuite.

Voici le commencement de cet article étouffé par ce bon français de Maurice de Pradel ; il s'agit des obsèques du Maréchal Canrobert :

Puis, notre Maréchal a repris le commandement des troupes. Il est allé se placer, sur son char couvert d'un large drap tricolore, hors des Invalides, en face de l'esplanade. Et devant son Maréchal mort, la fille de notre cœur, l'Armée, a défilé. Les drapeaux cravatés de crêpe s'abaissaient au passage ; généraux, colonels dessinaient dans l'air, d'un beau geste large, le noble salut de l'épée. Le canon tonnait ; les aigres trompettes de la cavalerie déchiraient l'air ; des bataillons, massés sur l'esplanade, immobiles, formaient le fond de ce décor. Au-dessus d'eux, de noires grappes humaines pendaient aux arbres.

Car des milliers et des milliers d'hommes : ouvriers, bourgeois, commerçants, braves gens qui sentent l'âme de la Patrie flotter aux plis de ses drapeaux—étaient venus pour assister à ce spectacle. Nous nous sentions en une intime communion morale avec eux ; une grande pensée de concorde, de fraternité, d'amour ardent pour la France planait sur nous. Si l'âme invisible du Maréchal a passé la revue de nos cœurs, elle a dû être satisfaite de ce qu'elle y a trouvé. *Et tous, officiers, magistrats, écrivains, servants, diplomates, hauts fonctionnaires de la République, représentants du Chef respecté de notre Etat, hommes du peuple*, nous pleurons — tant c'était beau.

Des deux France que je vous annonçais en tête de cet article, voilà l'une.

Et maintenant, voici l'autre.

C'est alors qu'arrive le morceau cité par la *Revue Bleue*.

Et l'article se termine par ceci :

J'ai promis de vous montrer deux France. L'une était aux Invalides avec Canrobert—l'autre à la gare du Nord avec Rochefort.

Choisissez.

Oui, nous choisissons et nous avons choisi, il y a longtemps.

Nous sommes avec la France officielle, avec la France républicaine, avec l'armée républicaine.

Dans la tourbe des révolutionnaires nous ne voyons que des sans-patrie que l'on n'a pas le droit de donner à l'étranger comme le symbole de la France, à moins de se constituer traître à sa patrie.

Et c'est ce que M. de Pradel a fait.

Il n'a pas donné le choix à ses lecteurs comme M. Victor Duruy l'avait fait.

Il a pris le type anti-français et il a dit : voilà la France !

La vraie France était là où étaient ses officiers, magistrats, écrivains, servants, diplomates, hauts fonction-

naires de la République, représentants du chef respecté de l'Etat, hommes du peuple.

Voilà ce qu'il fallait dire aux Canadiens, et non leur laisser croire par une habile coupure qu'elle était avec les lanterniers.

La publication de l'article tronqué de M. Victor Duruy était une bien piètre défense d'une bien mauvaise cause.

Les Canadiens ne l'oublieront pas.

JEAN-BAPTISTE.

UNE PERLE

Nous cueillons la perle suivante dans le *Monde Illustré* de cette semaine.

Le coq (pour nous servir de la pittoresque expression de l'échevin Martineau) qui l'a pondue mériterait d'être huché sur la pointe du clocher de St. Jacques.

Il s'agit de madame Bouit, cette charmante artiste qui par un étrange retour des choses d'ici-bas quitte nos rivages au moment où les oiseaux bleus vont nous revenir.

A c-tte heure, écrit-il, où elle quitte notre ville, elle emporte à la fois l'admiration et les sympathies de tous, pour sa carrière artistique au milieu de nous ; et, *qui plus est, le regret général, pour les mœurs de sa vie privée.*

Et voilà comment s'y prend un jeune coq pour faire un compliment à une femme.

On ne peut être plus gracieux . . . ni moins bête.

Et il a le toupet d'ajouter :

C'est un cas exceptionnel qui mérite une mention honorable.

Comme le dit un certain vers resté fameux.

Ainsi que la vertu, le coq a ses degrés.

Des degrés universitaires, quoi !

MOLIERE.

NOS BÉTISES

LES ESCAPADES DE LA VÉRITÉ

Qu'on se rassure, il ne s'agit pas ici de celle de M. Tardivel, mais d'un extrait du livre de Eugène Nus, *Nos Bêtises*, ce qui est autrement intéressant à lire que les tirades du petit Veuillot Québécois.

La Vérité, toute nue, sortit un jour du puits de Grenelle. La Politique, la Galanterie, la Bourse, le Commerce et les autres faussetés humaines qui la gardaient, depuis un temps immémorial, garrottée et baillonnée dans le trente-sixième dessous des couches terrestres, ne purent découvrir comment elle était parvenue à dénouer leurs ficelles et à tromper leur surveillance.

La veille encore, ils lui avaient offert la liberté, à

condition qu'elle se contentât d'une retraite dans un château en Espagne, avec une subvention payée en monnaie de singe et une nourriture substantielle composée de la poule au pot d'Henri IV, du beurré que promettent aux électeurs les candidats à la députation, et de caillies tombant du ciel toutes rôties, arrosées d'eau bénite de cour. L'illustre captive avait repoussé avec horreur ces tentatives de corruption. Que se passa-t-il pendant la nuit ? fut-elle soulevée par l'indignation ou emportée par la colère, effets quelquefois produits par ces forces spirituelles ? C'est ce qu'on saura peut-être un jour, mais qu'on ignore absolument à l'heure présente. Le fait positif et certain, dont tout Paris put constater les conséquences, c'est que la Vérité fit son apparition dans cette grande capitale, le 25 octobre 1882, entre cinq heures et demie et six heures du matin, au moment où sonnait l'*Angelus*.

La première personne qui s'aperçut de sa présence fut la bonne d'un employé de l'Etat, sous-chef dans un ministère, qui allait faire sa provision quotidienne pour le café de son maître, chez la laitière du coin de la rue

— Sapristi ! madame Claude, dit-elle à la marchande, qui lui mesurait son demi-litre habituel, comme votre lait est bleu aujourd'hui !

— Il est bleu, ça ne m'étonne pas, répondit l'honnête fabricant. J'y ai mis assez d'eau, ce matin.

— C'est donc ça que, sitôt sur le feu, dès que j'ai le dos tourné, crac, il tourne.

— Ne vous en prenez pas à nos vaches, mam'zelle Dorothee. Elles y sont vraiment pour si peu ! mais nous nous disons, Claude et moi : C'est assez bon pour les Parisiens.

— Pour les maîtres, je ne dis pas ; mais pour les domestiques ! . . . Bah ! je me ferai du chocolat à l'eau.

— C'est plus sûr, dit la laitière.

Dorothee, rentrant au logis, trouva son maître qui vérifiait ses comptes.

— Il me semble, Dorothee, que la note de l'épicier est bien forte, ce mois-ci.

— C'est que je l'aurai enflée plus que d'habitude, monsieur.

— Comment, Dorothee, vous enfliez vos notes ?

— Monsieur n'imagine pas, je pense, que je le sers pour ses beaux yeux. Merci, un vieux garçon . . . et trente-cinq francs de gages ! Si on n'avait pas l'anse du punier ! . . .

Quand le sous-chef arriva au ministère, il trouva nombre de gens attendant dans l'antichambre, qui une chose, qui une autre, renseignements, documents, réclamations, réponses diverses, tout ce qui amène enfin le peuple souverain dans ses administrations. Un garçon de bureau leur disait :

—Ça n'a pas de bon sens, messieurs et dames, de venir ennuyer tous les jours les employés dans leurs bureaux. Ces messieurs lisent les journaux, écrivent à leurs amis, font des romans ou des pièces de théâtre, toutes sortes de choses enfiu étrangères à leur état, et n'admettent pas que le public les dérange. D'ailleurs, il est inutile de vous déplacer avant six mois d'ici. Vos affaires dorment dans les cartons.

—Très bien, Bastien, dit le sous-chef. On doit la vérité aux contribuables. C'est le plus sacré de nos devoirs.

—Le directeur du personnel vous fait demander, monsieur le sous-chef.

—Serais-je nommé chef de bureau, malgré mon peu de capacité ? Cela ne m'étonnerait pas, il se commet tant d'injustices.

—Monsieur Beaumanoir...

—Monsieur le directeur ?

—J'ai la satisfaction de vous apprendre que je vous mets à la retraite.

—Je suis horriblement vexé, monsieur le directeur. J'avais la prétention ridicule d'être nommé chef de bureau. Je vous préviens que je vais elabander avec ardeur contre la République, ce dont au reste je ne me faisais pas faute, non plus que tous mes collègues ; mais je dois convenir que c'est une excellente mesure.

—Il ne s'agit pas de vos opinions, monsieur Beaumanoir, mais de votre incapacité à laquelle je vois avec plaisir que vous rendez un juste hommage. S'il fallait renvoyer des administrations les ennemis du gouvernement que s'est donné la France, les chefs de service passeraient leur temps à signer des révocations, en commençant par la leur.

A quelques pas de là, il recevait la visite matinale quotidienne des députés et des sénateurs en quête de places, de décorations et de bureaux de tabac pour leurs électeurs influents et les fils, neveux, cousins, filléuls et bâtards de ceux-ci, sans parler des fils, neveux, cousins, filleuls et bâtards leur appartenant en propre ; plus de députés que de sénateurs naturellement, puisque la France ne possède que trois cents sénateurs contre cinq cent cinquante-sept députés.

—“ Je vous prie de croire, leur disait-il, messieurs et chers collègues, que, si je n'avais pas besoin de vos votes, je vous enverrais au diable avec empressement. Il est vrai que vous pensez de même à l'égard de vos mandataires, et que vous seriez aussi enchantés que moi, si l'on écrivait une bonne fois sur la porte des ministères : — “ ICI, LA MENDICITÉ EST INTERDITE. ”

“ En attendant ce progrès tant désiré qui ne se réalisera pas, pourriez-vous faire savoir aux braves gens de vos arrondissements respectifs que la médaille de député n'est pas une médaille de commissionnaire, et que, dans la pensée de la Constitution qui nous gou-

verne, vous êtes à Paris pour les affaires du pays, et non pour celles de vos électeurs ?

“ Si, du moins, vous n'appeliez notre sollicitude éclairée que sur les capables et les dignes, l'administration à qui vous reprochez ses mauvais choix, quand ce n'est pas vous qui les lui dictiez, n'aurait aucune bonne raison à donner pour vous prier de renoncer à cette besogne. Mais vous savez aussi bien que nous que ceux qui vous font courir le plus sont les moins propres à caser. Il serait grandement désirable que le vrai mérite pût se passer d'apostilles, car ce n'est pas lui, d'habitude, qui se remue pour en trouver. Aussi accuse-t-on nos administrations, comme, il est vrai, toutes celles qui les ont précédées, d'être des fabriques de passe-droits à l'usage de quiconque a un député dans sa poche. Il est de mon devoir, messieurs et chers collègues, de vous dire qu'il faut que cela finisse, bien que je sache que cela ne finira jamais. Moi-même qui faisais absolument comme vous avant d'être ministre, je recommencerais certainement aussitôt que je ne le serai plus. Hélas ! il faut songer à sa réélection. C'est même, la vérité me force à en convenir, la chose la plus importante. ”

Sur tous les points de la grande ville, à mesure qu'elle s'était éveillée, des conversations, révélations et objurgations non moins bizarres avaient imprimé un caractère entièrement nouveau aux diverses relations des habitants. Des gens qui ne s'étaient jamais parlé, s'abordaient franchement, les uns pour se dire des injures, d'autres pour échanger des sourires. Les haines cachées, les vieilles rancunes, les sourds mépris-éclataient partout comme des fusées, de même que les secrètes sympathies, les affinités instinctives, les amours inavoués et les désirs inavouables. Les jalousies, calomnies, ronerics, fourberies, vols, rapines, convoitises, perfidies et trahisons qui grouillent au fond de la mêlée civilisée, remontaient à la surface et s'épalaient sans vergogne. Plus de transaction entre la passion et l'intérêt, plus de compromis entre la parole et la pensée. Naïfs ou cyniques, odieux ou touchants, d'étranges aveux, complètement inédits, projetaient de toutes parts des lueurs inattendues qui mettaient en pleine lumière les plus intimes nudités de chacun. Les vices que le monde blâme comme ceux qu'il admet, les vertus qu'il honore comme celles qu'il ridiculise, se montraient sans orgueil ni honte, par la seule force de l'impulsion nouvelle qui contraignait toutes les consciences à se déshabiller au grand jour. La Vérité se vengeait de sa longue détention, en faisant tomber un à un les faux nez, les fausses barbes, les maquillages, oripeaux et travestissements de toute nature, dont s'affuble quotidiennement la mascarade humaine s'entraînant par un accord tacite dans un mardi gras général et perpétuel, pour la plus grande commodité des rapports sociaux.

Ces explosions de franchise détraquèrent un nombre incalculable de ménages et rompirent une quantité

plus effroyable encore de liens amicaux, surtout entre les femmes, les gens de lettres et les artistes.

Des amants qui s'adoraient, ou qui croyaient s'adorer, ce qui revient à peu près au même, se découvrirent tout à coup réciproquement mille défauts rédhibitoires qui les décidèrent à résilier, soit à l'amiable, soit autrement, le contrat sous-seing privé par lequel ils s'étaient constitués en société anonyme.

Des médecins appelés en consultation racontèrent au malade les homicides qu'ils avaient commis dans des cas analogues au sien, ainsi que dans beaucoup d'autres.

— Ne vous étonnez pas, ajouta son docteur usuel, de la cherté des drogues, parfaitement inutiles d'ailleurs, que prescrivent mes ordonnances. J'ai une remise du pharmacien.

Un académicien qu'on recevait à l'Institut ne put se résoudre à lire le panégyrique de son prédécesseur, et raconta à l'auditoire ébahi tout le bien qu'il pensait de lui-même.

— " Messieurs, dit-il en forme de péroraison, je ne terminerai pas plus que je n'ai commencé par le cliché de modestie usité en pareil cas. Un autre vous dirait comme tous ses devanciers, que ce qui l'étonne le plus, c'est de se trouver dans cette auguste enceinte. Ce qui m'étonne, moi, c'est de ne pas y être depuis longtemps et de vous y voir presque tous."

En revanche, le collègue chargé de le recevoir dans l'illustre compagnie lui certifia que tous ceux qui l'avaient élu le considéraient comme un parfait crétin, et l'eussent ignominieusement blakboulé, sans sa haine pour la République.

À la Bourse, les agents de change et les coulissiers décidèrent, d'un commun accord, qu'on ne crierait plus désormais autour de la corbeille et sur le péristyle que les valeurs honnêtes, ce qui fit préparer le bilan d'un bon nombre de grandes maisons.

Les conseillers municipaux de la bonne ville de Paris s'engagèrent à ne plus faire de l'hôtel-de-ville une simple antichambre du Palais-Bourbon, et à se désintéresser de leurs propres intérêts politiques ou autres, quand ils s'occuperaient des intérêts de la cité.

Des journalistes firent amende honorable pour les éreintements tout personnels auxquels ils s'étaient livrés sous prétexte du bien public, de la défense de tel ou tel principe, ou du respect de n'importe quel art.

Au palais de justice, ce fut bien autre chose. Les avocats s'appliquèrent à empêcher les procès; les avoués demandèrent qu'on supprimât leurs charges, et les juges convinrent de se mettre en grève, jusqu'à ce qu'on eût accompli la réforme de la magistrature, placé la justice à la base du code civil, et opéré la clarification des lois.

Partout enfin, en haut, en bas, à droite, à gauche, aussi bien qu'au milieu, renversement complet des idées reçues, des usages consacrés et des habitudes acquises.

Cette remarquable journée, unique jusqu'alors dans les fastes de la civilisation, prouva d'une manière irréfutable que le mensonge est le ciment qui relie toutes les parties de l'édifice, et que rien ne tiendrait debout une minute, du sous-sol au sommet, si les vérités pas bonnes à dire — ce qui est le cas de presque toutes, — ne restaient enfouies, sous le vernis des convenances, dans l'hypocrisie des relations.

Précisément, ce jour-là, l'oncle Jacques arrivait à Paris avec son frère Oscar. Tous deux venaient assister à l'ordination de leur neveu Estève qui allait passer, le surlendemain, à perpétuité, abbé pour tout de bon. Jacques, sollicité par son neveu qui requérait la présence de ses proches à l'auguste cérémonie, n'avait pu lui refuser cette satisfaction.

EUGÈNE NUS.

(A suivre.)

PARIS ET LA PROVINCE

Les forces vives, la presse provinciale

La *Nouvelle Revue* entreprend avec le numéro du 1er mars une campagne en faveur de la décentralisation. Campagne brillamment ouverte par un article, d'une trame éclatante et serrée, signé de trois mystérieuses étoiles. Tous les arguments en faveur de la décentralisation et les moyens pratiques sont exposés ou indiqués dans cette étude, qui a l'importance d'un manifeste, le sens profond et juste d'une synthèse nourrie de philosophie et d'histoire autant que de politique, l'éloquence des convictions vives et la persuasion de la vérité poussée en beauté, dans un noble langage. Nous voulons en détacher deux belles pages sur les forces de la province et sur l'influence croissante de la presse provinciale.

Et d'abord voici le dénombrement des trésors accumulés en chacune des races dont est faite la nationalité française.

Balzac a dénombré les forces de la province, de cette province qui jalouse les grandes villes et qui a tort, comme la grande ville a tort de la dédaigner, parce que ces forces se mêlent sans discontinuité, que les richesses collaborent et que, s'il y a confusion momentanée, cet état de choses n'est point définitif et peut être remplacé par un autre où tout s'équilibrera. La province française! Michelet, visionnaire synthétique, lui a consacré des pages inoubliables. Mais son histoire la plus puissante, c'est celle que nous portons en nous, car nos ascendants se joignent de l'est à l'ouest et du nord au sud, et quiconque est Français de France se sent des affinités avec tous ces éléments de races, toutes ces parcelles de races et de tempéraments dont l'union crée les caractères. Certes, il est des diffé-

rences profondes, mais cela forme le haut relief, les accidents heureux de notre terroir à la fois multiple et un, car il est des intermédiaires innombrables, et depuis Lille jusqu'à Marseille, depuis Rennes jusqu'à Nancy, on peut suivre les intrications, les infiltrations, les superpositions de toutes les manières d'être, d'agir et de penser, dont le faisceau crée nos mœurs et nos traditions nationales. Voici le Tourangeau, subtil et bouillonnant, et plus riche de sève qu'aucun autre, habitué à des trésors de verdure, à un sol gras, au rire qui sonne bien, aux regards clairs sur le monde. Pourquoi n'irait-il point vers le Méridional, vers le Gascon, dont les imaginations frénétiques concordent avec la sienne, vers le Bourguignon plus fumeux, moins lucide et comme échauffé par les vapeurs du vin, mais, févreux, lui aussi, prompt aux architectures du rêve ? Autre rêveur : le Breton, celui qui s'isole le plus dans le domaine de notre France et pourtant sociable aux amis du songe, des immensités de la mer ou des plaines, légendaire comme le Berrichon, le Landais et le Basque, taquin et moqueur, d'une moquerie voilée qui aiguise et réveille la distraction du Nord ou de l'Auvergne, cette apathie berrichonne sujette aux crises d'idéalismes, secouée par la terreur des spectres et des apparitions. Les landes, les *charres*, semblables aux paysages lunaires, les champs de Carnac, les étendues semées et moissonnées, sont soumis aux mêmes formes d'esprit, considérés par des regards voisins, bien que divers, et produisent des hallucinations identiques. La vision aigüe du Dauphinois, si objective, si dépourvue de tout artifice, s'allie bien à l'observation un peu sèche du Champenois, à cette raison que le cœur n'obscurcit point, à l'ironie irréductible du Lorrain, mate, nette et tranchante, ou à celle plus souple du Provençal.

Sur l'influence légitime de la presse provinciale, citons ces lignes dont on aimera la justice.

Une des caractéristiques les plus nettes de ce besoin de décentralisation sur lequel nous insistons en ce moment, c'est le développement de la presse départementale. Il s'est fondé sur toute la France un certain nombre de journaux admirablement rédigés, admirablement renseignés, dont la sphère de lecture et d'action est quelquefois fort étendue, et qui font une concurrence sérieuse, pour ne pas dire victorieuse, aux organes de la capitale. C'est là qu'il faut quelquefois chercher l'opinion française, en dehors des outrances et de l'esprit de parti. Cette presse de province est probe et laborieuse ; elle compte beaucoup d'écrivains de talent qui se contentent de leurs succès régionaux, ne battent point la grosse caisse, ne font chanter personne. On répétait un peu partout, même avant les scandales du Panama, que les principaux ré-

fractaires à la manne malhonnête avaient été des grands journaux de province dont on citait les noms. C'est là une tradition excellente et faite pour relever le prestige de la presse, aujourd'hui légèrement atteinte. Elle serait curieuse à étudier, la zone acquise à des faiseurs d'opinion tels que nos journaux régionaux. On y verrait le tracé, les limites des grands groupes provinciaux naturels. Cette puissance expansive nous renseigne déjà sur le vif désir d'autonomie qui agite des régions distinctes.

LA ROME DE ZOLA

OU EN EST L'OUVRAGE

RÉPONSE ANTICIPÉE

Un rédacteur du *Gaulois* a interviewé M. Émile Zola, à propos de son roman sur Rome,

Il nous apprend d'abord que *Rome* comprendra 40 personnages, 16 chapitres de 50 à 60 pages.

"Le volume sera aussi gros que *la Débâcle*."

Le Saint-Père, ajoute M. Zola, traversera le roman, pour ainsi dire, avec cette particularité que je le présenterai comme principal personnage dans une grande scène qui comprendra tout un chapitre de l'ouvrage.

Je n'ai pas besoin de vous dire que j'étudie le chef de la catholicité avec le grand respect qui lui est dû. Et je le fais en toute conscience, avec des notes, des souvenirs, des documents puisés aux sources les plus autorisées.

M. Zola eût été heureux sans doute de voir le Pape, non "pour l'interroger sur certaines questions, comme on l'a dit", mais "pour en emporter une impression directe, vivante". M. Zola se console néanmoins : il se contentera "des photographies et des portraits qu'il a recueillis de lui à Rome".

Il remet d'ailleurs au point "les récits d'une rare fantaisie" auxquels a donné lieu la tentative qu'il a faite pour voir le Saint-Père :

Arrivé à Rome trois jours avant la date fixée par moi, je me suis mis en relation avec M. Lefebvre de Béhaine, qui, avec un tact parfait et une extrême obligeance, a interrogé le cardinal Rampolla sur les intentions du Saint-Père à mon égard au cas où je présenterais une demande d'audience. Cette démarche a donné lieu à deux entretiens, la première réponse du Vatican n'ayant été ni affirmative ni négative. C'est seulement à la suite du deuxième entretien que j'ai appris qu'il n'y avait pas lieu pour moi d'écrire la lettre.

Le Saint-Père, après avoir mûrement réfléchi, aimait mieux que l'entretien n'eût pas lieu.

Tout cela s'est passé de la façon la plus courtoise de

la part du Vatican et je n'ai pas eu à regretter d'avoir dérangé M. Lefebvre de Béhaine à cette occasion. On a tenu même à me faire savoir que je n'étais pas le seul écrivain français qui se trouvât dans ce cas particulier et que certains de mes compatriotes des plus éminents, comme M. Emile Olivier, par exemple, s'étaient trouvés dans la même situation en raison d'écrits antérieurs.

Au surplus, M. Emile Zola "tient Léon XIII pour une *intelligence*", et il a l'intention "de le dire nettement dans son livre".

Celui-ci comprendra Rome sous trois faces différentes : "la Rome du Palatin, la Rome des Papes, et la Rome du Quirinal.

C'est naturellement par l'évocation que je traiterai de la Rome Antique, dit M. Zola, car l'action de mon roman est toute moderne. Quoique l'impression que j'ai ressentie en visitant certaines ruines de la ville primitive ne soit pas celle que les descriptions de Châteaubriand m'avait fait espérer, je n'ai pas moins pris un plaisir extrême à établir cette partie de mon livre. On se replonge toujours avec délices dans l'antiquité. Mais que de recherches cette étude n'a-t-elle pas nécessitées ! C'est que je ne savais de l'histoire romaine que ce qu'on apprend au Lycée.

Mais M. Emile Zola travaille depuis huit grands mois, et il s'est livré à une étude approfondie de la question. D'abord, à Rome même :

J'ai vu, dit-il, un nombre considérable de gens que j'ai interrogés sans en avoir l'air, et cela dans tous les milieux. J'ai conversé avec des savants, des artistes, des membres de la haute société italienne, des paysans. Le soir, en rentrant chez moi, j'écrivais tout ce que j'avais entendu dans la journée, et ce travail me menait quelquefois jusqu'à deux et trois heures du matin.

Puis de retour à Paris, il a "lu, fureté, pris des notes" : malheureusement, certaines particularités lors de son séjour à Rome lui avaient échappé et M. Zola nous raconte comment il a comblé cette lacune :

Alors j'ai écrit à Rome. Et toute une correspondance s'est établie, correspondance qui n'a pas encore pris fin.

Pensez donc que j'ai à l'heure actuelle, plus de mille pages de notes ! C'est à l'aide de cette documentation que je vais me mettre au travail.

M. Zola nous fait connaître enfin comment l'idée lui est venue d'écrire ce roman :

Je puis dire que c'est la presse qui m'a donné l'idée d'écrire *Rome*. En effet, j'étais à Lourdes, prenant des notes pour mon roman, lorsque des articles parurent dans des journaux de Paris, disant que, en racontant l'histoire de Bernadette Soubirous, j'allais parler du néo-catholicisme. On ajoutait que j'avais tort, je ne pensais nullement à la question et je n'avais guère à

m'en préoccuper, avouez-le, pour mon livre sur Lourdes. L'idée ne m'était même point venue de donner une suite à mon roman.

Mais, tout en étendant mon plan, je vins à reconnaître que la partie du livre que j'avais réservée au Vatican, — car je voulais en parler en passant, — allait être noyée pour ainsi dire dans les développements du thème principal. C'est alors que je pensai à cette sorte d'invite qui m'avait été faite par les journaux de Paris. Et je résolus de composer tout un livre sur le Vatican, ayant Rome comme cadre. Mon idée prit corps, se transforma, et j'eus la vision très nette du livre que je suis en train d'écrire.

Entre nous, conclut M. Zola, c'est un gros, très gros travail, que j'ai entrepris là.

D'un autre côté, le *Journal des Débats* donne la curieuse information suivante :

On se rappelle quelle interminable série de brochures, pamphlets et réfutations provoqua le *Lourdes*, de M. Zola. Cette fois, les controversistes prennent les devants et méditent des réfutations préventives. L'inévitable Mgr Ricard fourbit ses armes et annonce au monde qu'il est prêt. Là-dessus, interviews préliminaires. D'autre part, M. Guy de Pierrefeu publie un volume dont voici le titre et les sous-titres : *Dans les coulloirs du Vatican. — Rome avant Zola. — Documents secrets sur les cardinaux et nonces du Vatican. — Introduction par le cardinal Gibbons*. C'est une sorte de fantaisie romanesque : M. Zola se retrouve à Rome avec l'abbé Pierre Froment, le principal personnage de *Lourdes* et ce dernier recouvre la foi dans la ville éternelle. Ce récit puéril offre pourtant ceci d'intéressant que l'auteur y a intercalé les ineffables, les immortels télégrammes publiés dans les journaux sur les actes et les paroles de M. Zola à Rome.

L'annonce du libraire s'exprime ainsi : "Certains cardinaux antifrançais seront étonnés de voir que cet ouvrage renferme une magnifique introduction de l'illustre cardinal Gibbons, archevêque de Baltimore." On peut ne pas être cardinal antifrançais et partager cet étonnement.

Un jour, M. Zola disait de ceux qui le raillaient et l'attaquaient : "Qu'importe ! Ils sonnent la cloche !" Et il n'avait point tort. Pour son prochain roman, voici qu'on met en branle les bourdons des cathédrales.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LE BUSTE DE MURGER

Je venais de lire l'œuvre épaisse d'un romancier actuel ; et voici que le hasard m'a fait réentendre la *Musette* de Murger, — chantée, d'une voix tremblotante,

par un contemporain du poète, un vieil artiste aux cheveux blancs, à l'âme blanche, un de ces rêveurs attendris, qui, à travers notre époque brutale, portent doucement le fourire ingénu de leurs illusions.

Je l'ai réentendue, cette *Musette* où l'on a résumé, en deux vers, ce que le romancier actuel délayerait en deux cents chapitres ; tous ces changements successifs, insensibles, inéluctables, qui font que notre être entier se renouvelle, pour les tendresses comme pour les douleurs, et que nous nous faisons faillite à nous-mêmes, en cessant d'aimer comme en recommençant à espérer, ou à souffrir. Sur ce thème, on écrirait aujourd'hui des volumes, et ces volumes, Murger les a résumés d'avance en deux vers :

Et Musette, qui n'est plus elle,
Disait que je ne suis plus moi !

Murger est redevenu d'actualité et y rentrera plus largement encore, viennent les brises molles, les premières pousses, l'Avril et les "plumes de tourterelles" dont parle la "sérénade" du *Passant* !

A Murger, en effet, on va élever un monument, un buste discret, mais clair et lumineux. Ce sera au Luxembourg, près de la noble et souriante fontaine de Médicis, en face de l'Odéon, d'où monte périodiquement le bruit cadencé des alexandrins, à côté d'un palais où même la politique s'applique à parler français sans trop de gros mots, dans un coin charmant où se donnent rendez-vous tous les oiseaux de Paris et tous les bébés, ces autres oiseaux. On y voit des flâneurs, des rêveuses, et surtout, sous les branches fines, des roses à profusion.

Murger l'aurait choisi, ce coin à la fois citadin et sentimental. Il l'aurait choisi, parce que les étudiants y viennent regretter le temps où l'on menait la vie de Bohème, le temps où il y avait des Mimis Pinsons et des Musettes : — les statisticiens nous affirment que l'espace en a complètement disparu.

Il l'aurait choisi surtout, ce coin de Paris, parce que c'est presque la campagne, mais une campagne civilisée, habitée, et avec des fleurs rassemblées en si grand nombre, qu'elles n'en auraient jamais eu l'idée toutes seules, et qu'il a bien fallu les y aider par quelque artifice.

Car Murger aimait les fleurs, et il eût pu, j'imagine, prendre pour son compte la réponse de Monselet à Baudelaire.

L'auteur des *Fleurs du Mal* venait lire au gastronome illustre des vers saisissants, énergiques, mais assez répugnants, de ces trophes qui ressemblent par trop à certain gibier, à la bécasse arrivée "au point." Monselet s'agitait douloureusement dans son fauteuil, et Baudelaire de lui dire, ou à peu près : "Mais ces vers ne sont-ils pas beaux ? N'ont-ils pas la sonorité

voulue, l'originalité, la puissance ? Qu'est-ce qui y manque ?

— Des roses !"

Au rythme des alexandrins de l'Odéon, des discours de nos "Pères-conserits", parmi les pépiements d'oiseaux, les rires de bébés, les chuchotements d'amoureux, dans cette atmosphère de douce sentimentalité qui murmure autour des rêveuses qui passent, des violettes d'un sou au corsage, Murger va donc être heureux.

Depuis longtemps il peut et doit l'être, car, à côté d'œuvres périssables, il a fait cette *Musette* qui ne ressemble guère aux poésies alambiquées, charentonnesques — et aux chansons brutales et sanglantes d'aujourd'hui.

D'abord elle renferme, au point de vue de l'art, d'adorables trouvailles, comme ce "vin clair"

Où ta chanson mouillait son aile
Avant de s'envoler dans l'air....

Mais ce qui surtout nous touche en elle, c'est qu'elle résume toute la façon de sentir d'une époque où l'on ne délayait pas le même "état d'âme" en deux cents chapitres, d'une époque où l'on vivait au lieu de discourir sur la vie, et de tant analyser la volonté ou l'amour, qu'on n'a plus le loisir, ni surtout la force d'aimer ou de vouloir. Demandez donc aux survivants de l'époque romantique si cette *Musette* n'est pas pour eux l'évocation même, la lumière et le parfum du passé.

Je me rappelle, dans une pièce du Gymnase, dans *l'Obstacle*, d'Alphonse Daudet, un mot que disait, que soupirait plutôt Lafontaine en vieux précepteur.... Il assistait à la farandole, conduite par deux beaux amoureux aux lèvres rouges, aux yeux brillants, à l'âme toute entière ouverte avec les yeux. Il ne trouvait alors que ce mot, ce mot, où il mettait tous ses regrets, toute sa reconnaissance peut-être, tous ses sourires et toutes ses larmes : "Oh ! la jeunesse ! La jeunesse !"

Plus d'un — qui a les cheveux blancs — pousserait le même soupir en entendant, comme je l'ai fait tout à l'heure, chanter cette *Musette*, où l'on nous montre, sans nous la rendre, "la clef des paradis perdus." C'est la jeunesse, en effet, la jeunesse toujours en course vers la douleur, — c'est le "bon temps où l'on était si malheureux, celui dont le souvenir fit dire à un poète vieillissant :

Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie,
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Quand la tête de Murger, en marbre blanc, surgira parmi les roses, je suis sûr qu'en nous voyant passer, nous qui vivons et qui souffrons, elle aura aux lèvres une interrogation pareille. Alors, près des eaux frai-

ches, des buissons de roses, des oiseaux acharnés sur leurs miettes de pain, nous lui montrerons les bébés faisant des pâtés de sable, — la première expérience des désillusions, mais aussi de l'effort et de l'espoir humain. Et, à voir les tout petits êtres destinés à souffrir, il sentira, même parmi les roses et tout près des oiseaux, la mélancolie de ne plus vivre et de ne plus pouvoir pleurer.

CHARLES FUSTER.

LA MESSE DE L'ABBE DE LANTAIGNE

M. l'abbé Lantaigne, directeur du grand séminaire, travaillait dans son cabinet dont les murs, peints à la chaux, étaient aux trois-quarts recouverts par des tablettes de bois blanc que chargeaient les tristes basanes des livres de travail, toute la *Patrologie* de Migne, les éditions économiques de saint Thomas d'Aquin, de Baronius, de Bossuet. Une vierge dans le goût de Mignard couronnait la porte, avec un brin de buis poudreux sortant du vieux cadre doré. Des chaises de crin se tenaient sans s'offrir sur le carrelage rouge, devant les fenêtres par lesquelles l'odeur fade du réfectoire montait dans les rideaux de coton.

Courbé sur son petit bureau de noyer, M. le directeur feuilletait les registres que, debout à son côté, lui présentait M. l'abbé Perruque, préfet des études.

— Je vois, dit M. Lantaigne, qu'on a encore découvert cette semaine, dans la chambre d'un élève, une réserve de friandises. De telles infractions se renouvelaient trop souvent.

En effet, les séminaristes avaient coutume de cacher des tablettes de chocolat parmi leurs livres d'études. C'est ce qu'ils appelaient la théologie Menier. Ils se réunissaient à deux ou trois pour goûter dans une chambre, la nuit.

M. Lantaigne invita le préfet des études à sévir sans faiblesse.

— Ce désordre est redoutable en ce qu'il peut s'y mêler les fautes les plus graves.

Il demanda le registre de la classe d'éloquence. Mais quand M. Perruque le lui eût présenté il en détourna le regard. L'idée que l'éloquence sacrée était enseignée par ce Guitrel sans incurs et sans doctrine lui souleva le cœur. Il soupira au dedans de lui-même :

— Quand tomberont les écailles des yeux du cardinal-archevêque, afin qu'il voie l'indignité de ce prêtre ?

Puis, s'arrachant à cette pensée amère pour se jeter dans l'amertume d'une autre pensée :

— Et Piédagnel ? demanda-t-il.

Firmin Piédagnel causait depuis deux ans au directeur du séminaire d'incessantes inquiétudes. Fils

unique d'un savetier qui avait son échoppe entre deux contreforts de Saint-Exupère, c'était, pour l'intelligence, le plus brillant élève de la maison. D'humeur paisible, il était assez bien noté pour la conduite. La timidité de son caractère et la faiblesse de sa complexion semblaient assurer la pureté de ses mœurs. Mais il n'avait ni l'esprit théologique ni la vocation du sacerdoce. Sa foi même était incertaine. Grand connaisseur des âmes, M. Lantaigne ne redoutait pas à l'excès, chez les jeunes lévites, ces crises violentes, parfois salutaires, que la grâce apaise. Il s'effrayait au contraire, des langueurs d'un esprit tranquillement indocile. Il désespérait presque d'une âme à qui le doute était tolérable et léger, et dont les pensées couraient à l'irréligion par une pente naturelle. Tel se montrait le fils élégant du cordonnier.

M. Lantaigne était un jour arrivé, par surprise, par une de ces ruses brusques qui lui étaient habituelles, à découvrir le fond de cette nature, dissimulé par politesse. Il s'était aperçu avec effroi que Firmin n'avait retenu de l'enseignement du séminaire que des élégances de latinité, de l'adresse pour les sophismes et une sorte de mysticisme sentimental. Firmin lui avait paru dès lors un être faible et redoutable, un malheureux et un mauvais. Pourtant il aimait cet enfant, il l'aimait tendrement, avec faiblesse. En dépit qu'il en eût, il lui savait gré d'être l'ornement, l'élégance du séminaire. Il aimait en Firmin les grâces de l'esprit, la douceur fine du langage et jusqu'à la tendresse de ces pâles yeux de myope comme blessés sous les paupières battantes. Il se plaisait parfois à voir en lui une victime de cet abbé Guitrel dont la pauvreté intellectuelle et morale devait (il le croyait fermement) offenser et désoler un élève intelligent et perspicace.

Il se flattait que, mieux conduit à l'avenir, Firmin, trop faible pour donner jamais à l'église un de ses chefs énergiques dont elle avait tant besoin, rendrait du moins à la religion, peut-être, un Péreyre ou un Garbet, un de ces prêtres portant dans le sacerdoce un cœur de jeune mère. Mais, incapable de se flatter longtemps lui-même, M. Lantaigne rejetait vite cette espérance trop incertaine, et il discernait en cet enfant un Guérault, un Renan. Et une sueur d'angoisse lui glaçait le front. Son épouvante était, en nourrissant de tels élèves, de préparer à la vérité des ennemis redoutables. Il savait que c'est dans le temple que furent forgés les marteaux qui ébranlèrent le temple. Il disait bien souvent : "Telle est la force de la discipline théologique que seule elle est capable de former les grands impies ; un incrédule qui n'a point passé par nos mains est sans force et sans armes pour le mal. C'est dans mes murs qu'on reçoit toute science, même celle du blasphème". Il ne demandait au vulgaire des élèves

que de l'application et de la droiture, assuré d'en faire de bons desservants. Chez les sujets d'élite, il craignait la curiosité, l'orgueil, l'audace mauvaise de l'esprit et jusqu'aux vertus qui ont perdu les anges.

—Monsieur Perruque, dit-il brusquement, voyons les notes de Piédagnel !

Le préfet des études, avec son pouce mouillé sur ses lèvres, feuilleta le registre et puis souligna de son gros index cerclé de noir les lignes tracées en marge du cahier :

M. Piédagnel tient des propos inconsidérés.

M. Piédagnel incline à la tristesse.

M. Piédagnel se refuse à tout exercice physique.

Le directeur lut et secoua la tête. Il tourna le feuillet et lut encore :

M. Piédagnel a fait un mauvais devoir sur l'unité de la foi.

Alors l'abbé Lantaigne éclata :

—L'unité, voilà donc ce qu'il ne concevra jamais ! Et pourtant c'est l'idée dont le prêtre doit se pénétrer avant tout autre. Car je ne crains pas d'affirmer que cette idée est toute de Dieu, et, pour ainsi dire sa plus forte expression sur les hommes.

Il tourna vers l'abbé Perruque son regard creux et noir :

— Ce sujet de l'unité de la foi, Monsieur Perruque, c'est ma pierre de touche pour éprouver les esprits. Les intelligences les plus simples, si elles ne manquent pas de droiture, tirent de l'idée de l'unité des conséquences logiques ; et les plus habiles font sortir de ce principe une admirable philosophie. J'ai traité trois fois en chaire, Monsieur Perruque, l'unité de la foi, et la richesse de la matière me confond encore.

Il ferma le registre et le rejeta brusquement.

— Ce qui manque aujourd'hui, soupira-t-il, ce n'est ni le savoir ni l'intelligence ; c'est l'esprit théologique.

—Monsieur, dit l'abbé Perruque, Monsieur l'économiste vous fait demander si vous pouvez le recevoir incessamment. Le traité avec Lafolie pour la viande de boucherie expire le 15 de ce mois, et on attend votre décision avant de renouveler des arrangements dont la maison n'eut point à se louer. Car vous n'êtes pas sans avoir remarqué la mauvaise qualité du bœuf fourni par le boucher Lafolie.

—Faites entrer Monsieur l'économiste, dit M. Lantaigne. Et, demeuré seul, il se prit la tête dans les mains et soupira :

O quando finieris et quando cessabis, universitas caritas mundi. Loin de vous, mon Dieu, nous ne sommes que des ombres errantes. Il n'est pas de plus grands crimes que ceux commis contre l'unité de la foi. Daignez ramener le monde à cette unité bénie !

Quand, après le déjeuner de midi, à l'heure de la récréation, M. le directeur traversa la cour, les séminaristes faisaient une partie de ballon. C'était sur l'aire sablée une grande agitation de têtes rougeaudes emmanchées comme à des manches de couteau noirs, des gestes secs de pantins, et des cris, des appels dans tous les dialectes ruraux du diocèse. Le préfet des études, M. l'abbé Perruque, sa soutane retroussée, se mêlait aux jeux avec l'ardeur d'un paysan reclus, grisé d'air et de mouvement, et lançait en athlète, du bout de son soulier à boucle, l'énorme ballon, revêtu de quartiers de peau. A la venue de M. le directeur, les joueurs s'arrêtèrent. M. Lantaigne leur fit signe de continuer. Il suivit l'allée d'acacias malades qui borde la cour du côté des remparts et de la campagne. A mi-chemin, il rencontra trois élèves qui, se donnant le bras, allaient et venaient en causant. Parce qu'ils employaient ainsi d'ordinaire le temps des récréations, on les appelait les péripatéticiens. M. Lantaigne appela l'un d'eux, le plus petit, un adolescent pâle, un peu voûté, la bouche fine et moqueuse, avec des yeux timides. Celui-ci n'entendit pas d'abord et son voisin dut pousser du coude et lui dire :

—Piédagnel, M. le directeur t'appelle.

Alors Piédagnel s'approcha de M. l'abbé Lantaigne et le salua avec une gaucherie presque gracieuse.

—Mon enfant, lui dit le directeur, vous voudrez bien me servir ma messe demain.

Le jeune homme rougit. C'était un honneur envié que de servir la messe de M. le directeur.

L'abbé Lantaigne, son bréviaire sous le bras, sortit par la petite porte qui donne sur les champs et il suivit le chemin accoutumé de ses promenades, un chemin poudreux, bordé de chardons et d'orties, qui suit les remparts. Il songeait :

—Que deviendra ce pauvre enfant, s'il se trouve soudain jeté dehors, ignorant tout travail manuel, délicat et débile, craintif, et quel deuil dans l'échoppe de son père infirme !

Il allait sur les cailloux du chemin aride. Parvenu à la croix de la mission, il tira son chapeau, essuya avec son foulard la sueur de son front et dit à voix basse :

—Mon Dieu, inspirez-moi d'agir selon vos intérêts, quoi qu'il en puisse coûter à mon cœur paternel !

Le lendemain matin, à six heures et demie, M. l'abbé Lantaigne achevait de dire sa messe dans la chapelle nue et solitaire. Seul, devant un autel latéral, un vieux sacristain plantait des fleurs de papier dans des vases de porcelaine, sous la statue dorée de saint Joseph. Un jour gris coulait tristement avec la pluie le long des vitraux ternis. Le célébrant, debout à la gauche du maître-autel, lisait le dernier évangile.

“*Et Verbum caro factum est.*” dit-il en fléchissant les genoux. Firmin Piédagnel, qui servait la messe, s’agenouilla en même temps sur le degré où était la sonnette, se releva et, après les derniers répons, précéda le prêtre dans la sacristie. Monsieur l’abbé Lantaigne posa le calice avec le corporal et attendit que le desservant l’aidât à dépouiller ses ornements sacerdotaux. Firmin Piédagnel, sensible aux influences mystérieuses des choses, éprouvait le charme de cette scène, si simple, et pourtant sacrée. Son âme pénétrée d’une onction attendrissante goûtait avec une sorte d’allégresse la grandeur familière du sacerdoce. Jamais il n’avait senti si profondément le désir d’être prêtre et de célébrer à son tour le saint sacrifice. Ayant bûisé et plié soigneusement l’aube et la chasuble, il s’inclina devant Monsieur l’abbé Lantaigne avant de se retirer. Le directeur du séminaire, qui revêtait sa douillette, lui fit signe de rester, et le regarda avec tant de noblesse et de douceur que l’adolescent reçut ce regard comme un bienfait et comme une bénédiction. Après un long silence :

— Mon enfant, dit M. Lantaigne, en célébrant cette messe, que je vous ai demandé de servir, j’ai prié Dieu de me donner la force de vous renvoyer. Ma prière a été exaucée. Vous ne faites plus partie de cette maison.

En entendant ces paroles, Firmin devint stupide. Il lui semblait que le plancher manquait sous ses pieds. Il voyait vaguement, dans ses yeux gros de larmes, la route déserte, la pluie, une vie noire de misère et de travail, une destinée d’enfant perdu dont s’effrayaient sa jeunesse et sa timidité. Il regarda M. Lantaigne. La douceur résolue, la tranquillité ferme, la quiétude de cet homme le révoltèrent. Soudain, un sentiment naquit et grandit en lui, le soutint et le fortifia, la haine du prêtre, une haine impérissable et féconde, une haine à remplir toute sa vie. Sans prononcer une parole, il sortit à grands pas de la sacristie.

ANATOLE FRANCE.

LES TROIS PEINES D’UN ROSSIGNOL

IV

FRIDA

— Il faut en trouver.

— J’en trouverai. Où habitent-ils ?

— Dans le monde entier, mais on a plus de chances d’en rencontrer à Paris qu’ailleurs : triste lieu pour un rossignol.

— Qu’importe. A quoi les reconnaît-on ? J’ai vu des hommes qui portaient des feuilles de chêne en or sur leurs chapeaux ?

— Ce n’est pas cela.

— D’autres avaient des palmes à leurs habits. Des palmes, mon père, voilà un signe ?

— Non, mon enfant, l’espèce n’est pas galonnée. Ne les cherche ni parmi les fonctionnaires, ni parmi les hommes de finance, ni parmi les hommes de loi, ni parmi les marchands, ni parmi les propriétaires : les poètes ne se trouvent pas là.

— Où donc alors ?

— Si tu rencontres un homme qui marche solitaire dans la foule, absorbé dans un songe intérieur, aussi curieux des choses qu’il l’est peu de ses semblables, arrêté des demi-heures devant une estampe, un livre, un bijou ciselé, qui sourit on ne sait pourquoi, et tressaille douloureusement pour un coup de vent qui passe, un orgue de barbarie qui joue, un cheval qui s’abat, une figure décharnée qui mendie, il y a des chances pour que ce soit un poète,

— Mais enfin, mon père, que font-ils ?

— Ah ! voilà ! des phrases rimées, des lignes inégales qui leur coûtent beaucoup de peine, dont ils sont toujours satisfaits, et qu’on leur paye en compliments.

— Les pauvres gens !

— Ne les plains pas, ils sont les plus heureux des hommes, bien qu’ils parlent sans cesse de leurs larmes et de leurs désespoirs. Tous ces nuages dont ils s’enveloppent, c’est pour le public : au fond, ce sont des gens qui ont du bleu de ciel dans l’âme,

Là-dessus mon père me souhaita bonne chance, et je le quittai pour aller revoir ma mosquée orientale et mon vieux Turc aux morceaux de sucre.

V

LE POÈTE

Par une nuit froide de la fin d’avril, je tombai sur un maronnier du jardin du Luxembourg, les ailes pleines de givre, à moitié aveuglé par la lumière brutale des becs de gaz, épuisé d’avoir volé d’un seul vol des fortifications jusqu’au cœur de Paris. Je m’abritai au milieu d’un bouquet de feuilles naissantes, et je m’endormis.

Aux premières lueurs du jour, je remarquai en plusieurs places de l’arbre des sortes de pelotes grises. Ces masses prirent forme bientôt. C’étaient d’énormes pigeons, de l’espèce sauvage, mais devenus bourgeois et maîtres du jardin. Ils m’aperçurent qui m’étirais et me lissais de mon mieux pour faire honneur à la grande ville. Ma mine piteuse parut les mettre en gaieté. Un gros mâle, dont la panse était à demi déplumée, me fixa de son œil jaune et bête.

— Tiens, qu’est-ce que c’est que celui-là ? un rossignol ?

— Oui, monsieur, pour vous servir.

— Quelle idée avez-vous donc, grommela sa pigeonne, de venir dans notre maronnier ?

— Est-ce que cet arbre est véritablement à vous ? demandai-je poliment. Je suis arrivé cette nuit.

Ils se mirent à rire.

— Oui, ma chère, reprit le gros pigeon, monsieur est mélomane, un petit clavecain vivant, un gobeur de mouches.

— Un artiste ! gloussa la pigeonne.

— Un artiste ! s’écrièrent une demi-douzaine de jeunes vauriens, les fils probablement, qui perchaient sur les basses branches.

En même temps ils s'élançèrent sur moi, et m'eussent assassiné, si je n'avais échappé en fuyant au plus vite. Ils ne me poursuivirent pas, d'ailleurs, décrivirent une courbe, et se laissèrent tomber dans les allées du jardin. Je m'étais réfugié sur une cheminée. Un moineau y piaillait : il me considéra d'un œil étoumé et bon enfant.

—Tas pas l'air parisien, mon pauvre petit ! dit-il.

—J'arrive, en effet ; les pigeons m'ont chassé de leur arbre.

—Il y a longtemps que je les connais, va, nous nous battons tous les jours : mais aussi, que viens-tu faire ici ?

—Chercher un poète.

—Je ne connais pas ça. Qu'est-ce que c'est ?

Il n'attendit pas ma réponse. Une voiture venait de passer. Mon voisin s'élança avec un cri vainqueur, une vingtaine de moineaux tourbillonnèrent à sa suite, s'abattirent, et je les vis se disputer et disperser à coups de becs je ne sais quelle proie ignominieuse.

Quel monde, pauvre rossignol des bois !

Il fallait trouver un gîte.

Du haut des toits j'avisai un jardin, bien petit il est vrai, mais qui paraissait n'être à personne, je veux dire à aucun oiseau.

De trois côtés il était borné par de hautes murailles, du quatrième par une rue. Un polonia aux fleurs violettes au milieu, de jolies corbeilles dans les coins, beaucoup de lierre le long des murs : voilà tout le jardin.

Je m'établis dans une touffe de lierre, et, dès le lendemain, je partis en quête du sujet rare que j'étais

venu chercher. Hasardense promenade au-dessus des rues et des boulevards, dont je revenais mécontent et brisé. L'air épais, chargé de fumée, me rompaient les poumons, le bruit m'étourdissait, la foule, enchevêtrant ses courants comme les moires de l'eau, obéissait à toutes les passions, à tous les caprices, à toutes les cupidités, je me sentais effleuré par des milliers d'intérêts en jeu ; mais l'homme du rêve ne se présentait pas. Au retour, je m'endormais, las de cette vie agitée, de ces courses sans profit, de la verdure du jardin étiolée et salie, me demandant si je ne devais pas renoncer à mes projets et regagner les solitudes où mon vieux maître m'attendait peut-être pour mourir.

Un matin, en m'éveillant, je fus très étonné d'apercevoir, sur le banc qu'ombrageait le polonia, deux jeunes gens, un frère et une sœur. La jeune fille, en robe du matin, ses cheveux sur le dos, regardait, moitié riante et moitié inquiète, les fenêtres du premier dont les rideaux pendaient immobiles. Elle devait avoir seize ans au plus. Toute son âme, candide et spirituelle, vivait sur son visage. Son frère, dix-huit ans peut-être, avec de longs cheveux blonds rejetés en arrière, une fermeté de traits que le duvet de la jeunesse cachait encore, avait une gravité songeuse dont ses joues roses, à fossettes d'enfant, riaient entre elles, et des yeux vagues qui se croyaient profonds.

(A suivre.)

Le "SUN" Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

SIEGE SOCIAL, MONTREAL.

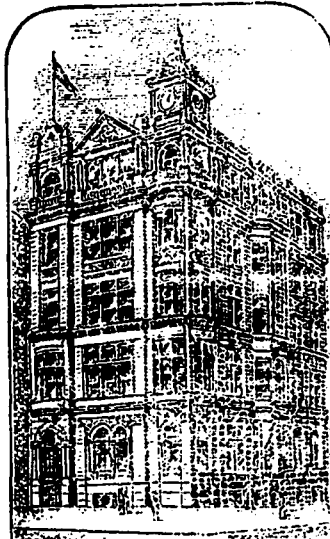
ROBERTSON MACAULAY, *Président.*
HON. A. W. OGILVIE, *Vice-Président.*
G. F. JOHNSTON,

T. B. MACAULAY, *Secrétaire.*
IRA B. THAYER, *Surintendant des Agences.*
Assistant Surintendant des Agences.

L'année 1894 a, jusqu'à maintenant, été des plus satisfaisante et, avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales



attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscables. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut, d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

Demandez à nos agents
De vous expliquer
Ce système.

O. LEGER,

GERANT DU DEPARTEMENT FRANCAIS
POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL.

Au premier rang pour y rester!

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal. On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

MONTREAL.

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant:—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES:

W. W. Ogilvie; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral. Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

78 St-Francois-Xavier, Montreal.

GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desautels, et publié par Aristide Filintraunt au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS, AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

Téléphone 1521

Chas. S. Burroughs W. Herbert Burroughs.

ARTHUR GLOBENSKY

AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

J. A. DROUIN

AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11 PLACE D'ARMES, Chambres 316 et 317. Téléphone 2213.

EDEN MUSEE ET THEATRE

Edifice du Monument National
Le Seul Théâtre Français à 10c.
4 REPRESENTATIONS Par Jour
2.15, 4.00, 8.00, 9.15 hrs.

AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES, DANSES, ACROBATES, COMÉDIE ET OPÉRETTES.

AU MUSEE

MERCIER SUR son LIT de MORT

100 Figure de cire, Léon XIII.
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.
Entrée du Théâtre - 10c.
Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIEANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE


Clarinette et de Solfège,
221—RUE CRAIG—221

Journal illustré des Dames, le plus beau et le plus complet. Le seul au monde publiant 100 Gravures par n°

50 OUVRAGES
1. Les Toilettes
2. Les Modes
3. Les Coiffures
4. Les Parfums
5. Les Bijoux
6. Les Modes de Paris
7. Les Modes de Londres
8. Les Modes de New York
9. Les Modes de Rome
10. Les Modes de Madrid
11. Les Modes de Séville
12. Les Modes de Valence
13. Les Modes de Barcelone
14. Les Modes de Cadix
15. Les Modes de Malaga
16. Les Modes de Séville
17. Les Modes de Valence
18. Les Modes de Barcelone
19. Les Modes de Cadix
20. Les Modes de Malaga

LA SAISON public, en outre des chroniques de la MODE et des descriptions des gravures, un très-intéressant très moral, illustré de beaux dessins dans le texte. Spécimen gratuit. — Abonnements: 6 mois 50c 3 " 00c

Agents à Montréal: L.S. JOS. TARDIEU & F. BÉRELLI 104 et 106 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. BOITE 274.



POUR RELIER LES FASCIOULES "NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux qui ont l'intention de venir relier leurs fascicules foront, bien de faire voir un échantillon de notre reliure à nos bureaux, ou demander notre agent qui irait le leur montrer.

JOHN LOVELL & FILS
23 Rue Saint-Nicolas.